

Onze réponses sur l'Espagne

Par André Malraux

Propos recueillis et présentés par Robert S. Thornberry

C'est vers la fin de 1969 que nous avons sollicité André Malraux – affranchi depuis le mois d'avril de ses engagements ministériels – de nous accorder un entretien où il accepterait de répondre aux questions que nous souhaitions lui poser sur ses démarches au service de l'Espagne républicaine en 1936-37.

Nous venions alors de conduire une enquête préliminaire à Madrid où, en plein franquisme, les autorités n'étaient guère très sympathiques à notre égard – c'est le moins qu'on puisse dire ! Avant de compléter nos recherches dans les grandes bibliothèques de Paris, il nous a semblé qu'une interview avec l'auteur de *L'Espoir* s'imposait et nous lui avons donc écrit à cet effet. Nous ignorions alors qu'un deuil avait touché Malraux très profondément, c'est peut-être pourquoi il nous a invité à lui soumettre les questions par écrit.

Nous avons cité la plupart des réponses de Malraux dans notre ouvrage intitulé *André Malraux et l'Espagne* (Genève : Droz, 1977) et, à leur tour, certaines ont été rapportées par des critiques et des historiens, mais nous n'avons jamais publié ce court « entretien » dans son intégralité. C'est donc avec plaisir que nous faisons paraître, dans le premier numéro de *Présence d'André Malraux*, ces propos qui, trente ans plus tard, n'ont rien perdu de leur intérêt.

*

- Quelle est la date exacte de votre première arrivée en Espagne après le soulèvement de Franco ?

Le surlendemain.

- Quel rôle avez-vous joué auprès des gouvernements espagnol et français au début de la guerre civile ?

L'Espagne républicaine ne disposait que de vieux avions. J'ai apporté des avions modernes – et des aviateurs.

- Vous avez en effet commandé deux escadrilles, l'escadrille España, et celle qui portait votre nom. Quelle était la différence entre les deux ?

Il y avait des mercenaires dans la première, pas dans la seconde.

- Quels étaient les rapports entre vos escadrilles et : a) le Ministère de la Guerre espagnol, b) le reste de l'aviation républicaine, c) les aviateurs russes ?

Nous dépendions directement du Ministre de la Guerre espagnol.

Peu de relations avec l'aviation espagnole, parce que ses avions étaient beaucoup moins rapides que les nôtres.

Aucune relation avec les Russes, qui possédaient leurs propres aérodromes.

- En avril 1936, quelques mois avant l'insurrection fasciste, vous avez entrepris une tournée de conférences en Espagne, et en France sur l'Espagne (à l'Athénée de Madrid, à Marseille, etc.) Etiez-vous déjà conscient, alors, de l'imminence d'un soulèvement militaire en Espagne ?

Oui. Caballero m'avait parlé de soulèvement imminent. Mais j'ai fait très peu de conférences, trois ou quatre.

- Au printemps de 1937 vous êtes allé en Amérique du Nord récolter des fonds pour la cause républicaine. Qui était responsable de l'organisation de la tournée de conférences ? Comment le public américain les a-t-il accueillies ?

Je n'ai plus de documents. Je me souviens de New York, Philadelphie, San Francisco, Hollywood. Il y a eu certainement d'autres villes.¹ L'organisation était, me semble-t-il, assurée par les consulats espagnols. L'accueil a été chaleureux, mais c'était, dans l'ensemble, celui de nos amis.

- En 1934, avec Eisenstein, vous avez commencé un film sur *La Condition humaine*. Est-ce que le célèbre metteur en scène russe a exercé une influence quelconque sur la façon dont vous avez réalisé *Espoir* ?

Aucun rapport. Son travail était admirable.

- Est-ce que la presse anti-fasciste a été la source principale des incidents dont vous n'avez pas été vous-même le témoin (par exemple, la bataille de Guadalajara) ?

Est-ce que le souci constant de vérité historique entrave le romancier ?

Dans la préface à *Indochine S.O.S.* d'Andrée Viollis, vous parlez d'une « nouvelle forme du roman », voire le roman-reportage ?

Non : ma source était toujours les camarades de combat. Les champs d'aviation étaient éloignés des villes, et nous ne recevions guère les journaux.

Les romans se composent tout seuls.

Ce n'est pas sur la « vérité historique » qu'ils reposent, mais sur l'expérience vécue, ce qui est assez différent.

C'est un roman-reportage comme Les Frères Karamazov est un roman policier.

- *L'Espoir*, conçu et réalisé dans une perspective stalinienne – celle d'organiser l'Apocalypse – comporte néanmoins des critiques assez sévères des communistes. A cette époque, on vous qualifiait de « sympathisant communiste » mais, après la deuxième guerre, vous êtes devenu de plus en plus hostile au communisme. Est-ce que vos expériences en Espagne ont été l'épisode clef dans vos relations avec les communistes ?

¹ Il y a eu Washington, Cambridge (Harvard), Los Angeles, Toronto et Montréal.

Non : le pacte germano-soviétique. J'en comprenais les raisons, mais n'étais pas d'accord pour faire payer la facture par le prolétariat français.

- Dans les *Antimémoires* vous avez écrit : « Je n'ai pas oublié l'immense cortège des paysans derrière les civières des aviateurs, à Teruel ». Cette expérience, transposée, est le point culminant de *L'Espoir* et de *Sierra de Teruel* et vous en avez parlé très souvent dans vos conférences. Partant d'une expérience très personnelle vous avez créé une sorte de mythe de la fraternité humaine. Comment définiriez-vous l'importance transcendante que vous avez accordée à l'épisode de Teruel ?

Comme vous la définissez vous-même.

- De la guerre d'Espagne vous avez tiré un de vos meilleurs romans et le seul film que vous ayez jamais réalisé ; vous avez été chef d'escadrille et, en Amérique du Nord, porte-parole de la République espagnole. Maintenant, plus de trente ans après la chute de Madrid, comment évalueriez-vous l'expérience espagnole ?

Comme l'honneur de ma vie, avec la Résistance française.

(Texte publié avec l'autorisation de Mme Florence Malraux pour *PAM* et du professeur Henri Godard pour *PAMT*)